L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

VOL. 96 — Fondée le 1er Septembre 1827 — NOUVELLE-ORLEANS, JEUDI, 10 AOUT 1922 — 5c le numero — No. 31

LA POLITIQUE

Ne nous semble-t-il pas quelque fois que nous ne faisons pas tout ce que nous devrions faire pour notre pays, notre ville, notre communauté quelconque?

Il est curieux comme la plupart d'entre nous, les lettrés comme les illétrés, les grands ou les petits, les jeunes ou les vieux, se complaisent à discuter la politique mondiale, "la question Européenne," mais se détachent de tout souci, de tout intérêt au sujet prosaïque et ennuyeux du gouvernement de notre ville.

Nous contribuons sans trop rechigner au maintien d'une église, d'un asile, d'une œuvre quelconque, de bienfaisance, et nous allons quelque fois même, jusqu'à donner de notre personne, en pensant bien à raison du reste, que nous accomplissons qu'un devoir humanitaire, et conséquemment utile pour nos semblables. C'est bien, c'est très bien, mais est-ce tout? N'avons-nous pas un devoir civique à remplir? Devons-nous en toute conscience et sincérité laisser à d'autres, au petit noyau d'individus que nous qualifions dédaigneusement du titre de "politiciens," devons-nous leur laisser le soin exclusif de choisir, aux élections primaires, ceux qui nous gouverneront plus tard? Si par hasard on nous demande de contribuer à un parti politique nous nous dérobons furtivement à cette tentative, en disant que nous ne sommes pas intéressés. Mais ne devrions-nous pas l'être? Ne reconnaissons-nous pas l'importance d'un gouvernement, juste, sain et équitable? Et bien alors, n'est-ce-pas notre devoir de contribuer de notre personne à la sélection de ceux qui auront charge de notre municipalité?

Les idées de soviétisme et de communisme s'infiltrent de plus en plus dans nos populations. L'Etat chaotique d'une Russie agonisante ne semble hélas pas désiller les yeux de certains tristes citoyens de notre grande république, et peu s'en faut que nous n'ayons nous aussi plus tard à combattre les arguments illogiques mais traitreusement. insidieusement dangereux de la propagande du drapeau rouge. Pour cela faire, il nous faudrait changer nos habitudes, il nous faudrait surveiller la politique de notre pays, de notre Etat et surtout de notre ville. Il ne faut pas laisser le maniement des élections dans les mains d'une clique, qui plus elle est laissée au pouvoir plus elle en abuse. Il ne faut pas aveuglement voter pour un parti ou un autre, par habitude, par intérêt, par sentiment: il faut choisir en pesant chaque candidat et ne contribuer à élire que celui qui sera le meilleur et le plus apte à bien gouverner.

Les élections approchent et il est urgent que chaque citoyen réfléchisse un peu à ce qu'il doit à son pays.

Morts Mysterieuses!

Par quelle fatalité les plus belles intelligences de nations alliées sont-elles soudainement paralysées et mises hors d'état de servir leur pays?

Il y a parfois des maladies étranges. Il y a parfois des morts mystérieuses. Jugez-en plutôt . .

Au deébut de la conférence de la paix, un homme paraît devoir dominer tous les débats à la hauteur de sa volonté et de la puissance de son peuple: c'est le président Wilson. Cependant, peu à peu, on le voit fléchir, décliner, et quand il retourne aux Etats-Unis pour y défendre par la parole son œuvre même incomplète, même débile, on assiste à ce spectacle tragique: la parole expire sur ses lèvres, un mal étrange paralyse sa langue, il n'est bientôt plus qu'un douloureux infirme qu'on traine dans un fauteuil. Et d'un!

A cette même conférence, un autre homme était assis, qui, d'ailleurs, ne devait y prendre qu'une part minime. Il avait jusque-là toujours été réputé comme un ministre au jugement sain, au patriotisme avisé, aux vues clairvoyantes: il s'appelait Stephen Pichon. Un jour, il dit à ses intimes: "Je souffre de ce que je vois: il faut oue je libère ma conscience." Cependant, soudain, on le voit, lui aussi, fléchir. Il est pris du même mal bizarre et indéfinissable oue le président Wilson. Au fait, comment s'appelle ce mal?.... On ne sait au juste. Mais ce qu'on sait bien, c'est que M. Pichon disparait de la scène politique comme le président Wilson. Il devient, lui aussi, un mort vivant. Et de deux!

Cet autre était un des plus brillants esprits de la troisième République. Il ne comptait que des amis et que des succès. La Fortune n'avait en pour lui que des sourires: Il se nommait Paul Deschanel. Les représentants de la France prisent si haut sa valeur intellectuelle et le talent de sa parole qu'ils n'hésitent pas à le préférer à tout autre et à en faire le magistrat suprême de la République. Cependant, à peine est-il entré à l'Elysée que le voilà pris du même mal occulte que M. Pichon et que M. Wilson. Il doit quitter l'Elysée, quitter la vie publique. A peine en est-il sorti que, se raidissant contre la maladie mystérieuse qui l'étreint, il parait vouloir revenir à la santé. Il se représente devant le corps électoral, il rentre au Sénat. Il annonce qu'il va parler... Alors, soudainement, la maladie brusquement le terrasse. Il expire avant que d'avoir dit un mot. Et de trois!

Cet autre encore est une des plus nobles figures de la guerre. C'est le frère d'armes et l'ami de cœur de Foch. On l'a trouvé au premier rang, avant la guerre, pour dénoncer les faiblesses vis-à-vis de l'Allemagne; on le trouve au premier rang, depuis la guerre, pour dénoncer les complicités à l'égard de l'Allemagne: il s'appelle le maréchal Wilson. On le tue un bel après-midi, en plein jour, en plein Londres, sur le pas de sa porte... Ah! lui, du moins, on sait de quoi il est mort. Mais regardez comme la chose est étrange: on ne sait pas pourquoi il est mort... Il avait poursuivi les Allemands et poursuivi les Irlandais. Cependant, ce n'est ni un Irlandais, ni un Allemand qui l'a tué. Le gouvernement britannique, au lendemain de son assassinat, a bien soin de proclamer que ce sont deux Anglais qui l'ont frappé. Des Anglais? Pourquoi? Dans quel but? Poussés par quel mobile? On ne sait. On ne saura jamais. Mais ce qu'on sait bien, c'est qu'il y a un grand patriote de plus d'abattu. Et de quatre!

Enfin, ce dernier est, lui aussi, un homme puissant et redouté. C'est, lui, aussi un Anglais, de pure race anglaise; mais, comme le maréchal Wilson, depuis vingt ans, il travaille contre l'Allemagne et il aime la France. Son nom est lord Northcliffe. Il ne craint pas de s'attaquer aux plus hauts, de dénoncer les plus forts. Mais il ne les attaquera et ne les dénoncera plus longtemps. Car voici que lui aussi est atteint du même mal mystérieux que Deschanel, que Pichon, que le président Wilson, voici qu'on annonce tout bas qu'il sera peut-être obligé de quitter le gouvernement du "Times" comme les autres ont quitté le gouvernement de la France et des Etats-Unis. Et de cinq!

On est tenté de s'écrier, quand on a énuméré cette douloureuse série: "A qui le tour?" Mais il est prodigieux que ce soit toujours le tour des mêmes. La Némésis inconnue frappe toujours à la même porte. Elle parait guidée par une main sûre qui lui désigne toujours des victimes dans le même camp—dans le camp des patriotes, des irréductibles, des intraitables. Par contre, on se porte admirablement, on ne s'est jamais mieux porté dans l'autre camp—dans le camp des amis de l'Allemagne, des trafiquants, des jongleurs.

O maladies étranges! O morts mystérieuses!—Jean d'Orsay.

N'oublions pas les morts mystérieuses de Gambetta, de Skobelev, de Kitchener et de tant d'autres.

La grosse dame à la mode

—Dites' Mam, voulez-vous sauter à la corde avec nous?

—Mais non, je ne peux pas... Je suis une dame, moi!

—Alors, c'est pas la peine d'vous habiller en p'tit'fille!

LA GUERRE
A COUTE A LA FRANCE:

7 départements dévastés,
94% de sa production de laine,
90% de sa production de fer,
70% de sa production de sucre,
55% de son énergie électrique,
33% de sa production de houille
400 kilomètres de voies ferrees à réparer,

et la France a dû verser en 3 ans

7 MILLIARDS ET DEMI DE DOLLARS

pour relever ses ruines.

A L'ALLEMAGNE
LA GUERRE N'A PAS COUTE:

un pouce de sol abimé,
une usine endommagée,
un puits de houille détruit,
une betterave arrachée,
un câble électrique brisé,
un rail d'enlevé,

et l'Allemagne

n'a versé en 3 ans que

1 MILLIARD ET QUART DE DOLLARS

pour réparer ses méfaits

Cependant, M. Lloyd George, qui dispose à la commission des réparations d'une voix égale à celle de la France, s'écrie:

"IL FAUT ALLER AU SECOURS DE L'ALLEMAGNE!"

"IL FAUT PRÊTER DE L'ARGENT A L'ALLEMAGNE!"

"IL FAUT DONNER UN SUBSIS A L'ALLEMAGNE!"

Voudriez-vous Etre son Prisonnier

Mme William Chesley Lewis remplit non seulement les fonctions de "marshall" de la cour suprême d'Oklahoma, mais aussi celles de clerc de la cour. Elle est licenciée en droit et a été admise a la barre. Mme. Lewis est la seule femme aux Etats-Unis investie de telles responsabilités.

LE COURS DU CHANGE

L'Allemagne demande un nouveau moratorium. Le Cabinet britannique semble disposé à le lui accorder. Les Cabinets de Paris et de Bruxelles sont décidés à faire preuve d'energie pour faire respecter leurs droits trop souvent et trop longtemps méconnus. La question des reparations entre donc dans une phase nouvelle plus critique que les précédentes. C'est une question de vie ou de mort qui se pose pour la Belgique et la France. En effet, si les Allemands devaient ne pas s'acquitter de leurs obligations, si l'on avait la certitude que les réparations ne seraient pas liquidées et que la faillite du Reich serait complète, le crédit de la France et de la Belgique serait compromis et la valeur du franc-papier diminuerait encore.

La meilleure preuve en est que la récente baisse du mark a eu comme contre-coup, comparativement au franc, la hausse du dollar et de la livre. Si le crédit de la Belgique et de la France était ébranlé, par suite de la carence allemande, le chaos économique dans lequel se débat le monde irait s'accentuant; les budgets de réparations seraient à découvert et il faudrait créer—en Belgique principalement—un milliard et demi d'impôts nouveaux comme premier sacrifice.

Livre Anglaise:

	Ouvert	Fermé
Mardi, 1 août	4.44 1/8	4.44 3/8
Lundi, 7 août	4.45 3/4	4.45 7/8
Francs Français:		
Mardi, 1 août	8.18	8.16
Lundi, 7 août	8.17	8.16
Francs Belges:		
Mardi, 1 août	7.74	7.72
Lundi, 7août	7.71	7.68
Lires Italiennes:		
Mardi, 1 août	4.52	4.52
Lundi, 7 août	4.60	4.59 1/4
Marcs Allemands:		
Mardi, 1 août	15 3/4	14 5/8
Lundi, 7 août	13 1/2	14

A CELLE QUI NE VIENDRA PAS

Je parsème de sable abbatial l'allée
Afin que ta venue
Soit plus silencieuse au fond de ma pensée
Qu'un pas de brebis nue.

Je confie aux fusains qui verront ton passage
La couleur sororale
Qu'aura pour parcourir leur humain paysage
Ta robe végétale.

L'aulne croît vers ton nom pour augurer le signe
Que sur l'onde médite
En attendant que vienne à lui ton col de cygne
L'oiseux cygne implicite.

Moi, je taille les buis symétriques du songe,
Et, d'une main future,
Pour t'accueillir à l'heure idéale, j'allonge
L'aube de la nature.

JOSEPH DELTEIL.

Chez le bistro

—Du rouge ou du blanc?

—Oh! ça ne fait rien; c'est pour un aveugle.

LE COURS DU COTON

Depuis l'emission du rapport venant du Bureau à Washington démontrant la condition de la récolte comme étant à 70.8 pour cent de la normale, c'est-à-dire une perte de .4 pour cent dans un mois, le marché a été en hausse de 175 points, car le public ne s'attendait vraiment pas à cette estimation.

A partir de ce jour il y a eu une hausse graduelle, mais certaine, car l'opinion publique, promptement ressaisie et ne pouvant se trouver d'accord avec le gouvernement, continue à croire que la récolte sera meilleure.

La condition Européenne, aussi, si peu satisfaisante en général, contribue quelque peu à faire baisser les prix. Inutile d'ajouter que chez nous même la grève ne fait que nous donner des ennuis et des appréhensions pour l'avenir.

De sorte que nous trouvons naturel que la baisse continue à des niveaux plus en accord avec l'opinion générale.

Lundi de cette semaine, les futures pour octobre étaient à 20.33, et les middling spots à 21.

FANTOMES D'OUTRE-RHIN

Comment! Il y a encore près de vingt mille Français—18,882, exactement—qui, victimes de la guerre, n'ont d'autre sépulture que la terre allemande, 18,882 Français qui, faits prisonniers, ou envoyés là-bas comme otages, sont morts de maladies trop souvent causées par les privations, les sévices, les mauvais traitements...

A çà, depuis combien de temps la paix est-elle signée, la paix imposée par notre victoire?

Et, depuis trois ans, on n'a pas encore trouvé le moyen de rendre aux familles des vainqueurs les corps de leurs enfants, gardés par les vaincus comme une rançon de leur défaite!....

On a pu se demander s'il convenait de ramener dans le cimetière familial les corps de ceux qui tombèrent sur le champ de bataille; beaucoup de nos héros n'avaient-ils pas exprimé, avant de mourir, le vœu suprême de demeurer à l'endroit même où la terre avait été payée de leur sang, et du sang des camarades tués à leurs côtés? Camaraderie sublime de la tombe, après celle de la tranchée et de l'assaut...

Mais pour les morts en terre allemande, la question n'est plus la même, elle ne se pose même pas. Dès le lendemain de la victoire, notre premier soin, notre première hâte, devait être de les ramener chez eux, chez nous...

Et l'on nous objecte encore maintenant, après trois ans, je ne sais quelles difficultés administratives, et la mauvaise volonté—vous entendez bien, la mauvaise volonté des autorités allemandes!...

Je ne crois pas aux fantômes, et pourtant il me semble les voir, ces 18,882 fantômes qui, tristes, graves et courroucés, se sont dressés hors d'une sépulture ennemie dont ils ne veulent plus longtemps supporter l'affront et la souillure, et s'apprêtent à franchir le Rhin, pour venir nous demander compte de notre indifférence ou de notre faiblesse...—Franc-Nohain.

LA PLUS BELLE PARTIE D'ECHECS

Tous les après-midi, à deux heures infailliblement. M. Bédard se rendait chez son vieil ami, M. Du-Plessis, pour y jouer sa partie favorite. Celui-ci l'attendait, assis derrière une petite table sur laquelle était un échiquier. Les pièces et les pions étaient régulièrement alignés sur deux lignes, attendant le déclanchement d'une offensive.

Quand l'heure de la retraite sonnait, à 5 heures précises, si la partie n'était pas terminée, l'échiquier, avec ses pièces bien en ordre, était déposé dans un placard dont la vieille servante de M. DuPlessis conservait précieusement la clef dans son corsage de robe.

La rencontre des deux fanatiques de l'échiquier se poursuivait quotidiennement depuis six ans.

Un jour, au grand étonnement de M. DuPlessis, deux heures, puis deux heures et demie, puis trois heures sonnèrent sans qu'apparût M. Bédard. L'événement était sans précédent. M. Bédard qui jouissait d'une sante miraculeuse, n'avait jamais manqué à sa partie journalière.

—Il faut qu'il lui soit arrivé quelque chose de très grave, répétait M. DuPlessis à sa bonne qui guettait à la fenêtre, car nous avons justement en train la plus belle partie peut-être de toute notre carrière.

—Il demeure à deux pas d'ici, je vais aller voir.

La bonne vieille servante courut jusqu'à la maison de M. Bédard, et revint aussitôt. Il était en effet arrivé à M. Bédard quelque chose de très grave; il était mort.

M. DuPlessis éprouva un grand chagrin de la mort de celui qui était son partenaire depuis près de 60 ans. Aussi c'est avec une vive émotion qu'à deux jours de là il recût dans ses bras le fils du compagnon disparu, Georges Bédard, retour de l'enterrement de son père.

—Bonjour, mon cher enfant, lui dit M. DuPlessis... J'ai beaucoup de peine!... C'est gentil à toi de venir me voir.

—Je ne viens pas seulement vous voir, monsieur DuPlessis, répondit le "cher enfant," qui frisait la cinquantaine. Je viens finir la partie.

—La partie? La partie d'échecs en train? interrogea l'octogénaire qui n'en croyait pas ses oreilles.

—Oui, monsieur DuPlessis, la partie en train... Quand papa, avant de s'éteindre doucement, s'est senti mal à son aise, il m'a dit: "Tu iras finir ma partie chez DuPlessis... C'est une partie étonnante." Pour rien au monde je n'aurais manqué à mon devoir, et me voici.

—Tu as raison, répondit M. DuPlessis, abasourdi et ému. C'est vrai que c'était justement une partie étonnante... Assieds-toi, et, s'adressant à sa veille servante, toi, va nous chercher l'échiquier... La partie y est telle que nous l'avons laissée.

L'échiquier fut apporté; Georges Bédard, élève de son père, commença par le considérer longuement pour se mettre au courant de la situation réciproque des deux adversaires.

—Oh! mais, dit-il, cette tour ne devait pas être ici!... Elle devrait être sur cette case-là, entre le fou et le petit pion...

—Tu m'étonnes, on n'a pas touché à l'échiquier.

La servante appelée confessa qu'ayant à chercher quelque chose dans l'armoire, elle avait par mégarde fait tomber une tour, replacée aussitôt n'importe où. Grâce à un léger effort de mémoire, M. DuPlessis se souvint alors que la vraie place de ladite tour devait être en effet entre le pion et le fou.

—Mais comment t'es-tu aperçu? demanda-t-il à Georges.

—C'est que papa m'a expliqué le coup en détail... et comment il fallait le jouer... Voyons que je me rappelle bien ce qu'il m'a dit... Les noirs doivent faire mat en trois coups.

—C'est ce que nous allons voir! riposta le vieux joueur d'échecs, à qui la passion du jeu faisait oublier soudain le caractère macabre de la partie.

—A la dame... déclara Georges.

M. DuPlessis para le coup.

—A la dame et au roi, continua l'autre.

M. DuPlessis tendit toutes ses facultés mathématiques, et après quelques minutes:

—Bigre, murmura-t-il, je suis foutu.

Il déplaça mollement son roi, Georges lui enleva aussitôt sa dame, et annonça:

—Au roi... échec et mat...papa a gagné.

—Oui, reconnut M. DuPlessis, il a gagné la belle...la plus belle partie d'échecs...

Et machinalement, avec le dépit instinctif du vieux joueur, il ajouta:

—Et dire que je n'aurai jamais ma revanche!

Il existe au Japon un crabe géant qui mesure jusqu'à dix-huit pieds de longueur.

En Ville et aux Environs

NOUVELLES LOCALES

LES VÉTÉRANS SONT FÊTÉS

Les vétérans de la guerre civile se sont certainement bien amusés vendredi dernier lorsqu'invités par Mme George Denègre, ils participèrent à un banquet donné par celle-ci en l'honneur de l'anniversaire de son père, feu Colonel Thomas L. Bayne, de la cinquième compagnie de l'artillerie Washington.

Cette année-ci, l'on ne célébrait pas seulement à la mémoire du Colonel, mais aussi à la mémoire de sa fille, Mme D. A. S. Vaught, fondatrice de la coutume d'observer la fête du Colonel, qui est morte l'année dernière des suites d'un accident pénible. Les élèves du professeur Schuyten, du conservatoire de musique de la Nouvelle-Orléans, exécutèrent la partie musicale du programme.

$15,000 DE DÉGATS

Plus de $15,000 de dégâts ont été causés lorsque le "tanker" John D. Rockefeller, de la Standard Oil Company, est allé se jeter contre les quais au débarcadère de la troisième rue pendant la nuit de lundi à mardi. Le "John D. Rockefeller" essayait de se placer entre le grand paquebot français "De la Salle," actuellement au port de la Nouvelle-Orléans, et le vapeur américain "Ophis," de Tacoma, état de Washington. Pas d'accident de personnes.

ACCIDENT MORTEL

George Héno, âgé de 26 ans, agent motocycliste de la sureté néo-orléanaise, est mort à l'infirmerie Touro des suites de blessures. Il avait été victime deux jours avant d'un grave accident au coin de l'avenue St. Charles et de la rue Delachaise.

C'est en voulant éviter de renverser une septuagénaire, Mme Katie McDonald, que le policeman Héno fut blessé. D'après un témoin, l'agent n'allait pas vite, mais lorsque Mme McDonald traversait l'avenue et qu'elle vit venir la motocyclette montée par Héno, la peur la saisit et elle ne sut que faire. Réalisant la gravité du cas, le policeman donna alors un brusque coup de guidon et alla se jeter contre le trottoir au risque de se tuer. Il ne parvint cependant pas à éviter tout à fait la vieille dame, qu'il frôla et fit tomber. Celle-ci souffre de lésions externes; son état ne cause aucune inquiétude.

Lorsqu'une transfusion de sang fut jugée nécessaire par les médecins, plus de vingt policemen se présentèrent, et après examen l'agent McBride fut choisi. Malheureusement la transfusion n'apporta aucun autre résultat qu'une amélioration passagère.

Les funérailles de l'infortuné ont eu lieu dimanche. Vingt policemen à motocyclettes et vingt policemen à pied participaient aux obsèques. L'enterrement a eu lieu au cimetière Greenwood.

Il laisse sa femme, née Lillian Lassalle; sa mère, Mme C. P. Héno; un frère, Wesly L. Héno, blessé de la guerre, et quatre sœurs.

LES MEMOIRES DU MARECHAL

M. le maréchal Foch écrit-il ses Mémoires? Telle est la question posée par Le Cri de Paris, qui nous apprend de curieux détails à ce sujet.

Ce que le maréchal sait, il en doit compte à la postérité. Il n'en doute point. Aussi se garde-t-il de laisser perdre les souvenirs qui hantent son vaste cerveau. Il les note, au fur et à mesure qu'ils traversent son esprit. Il les dicte dans leur expression spontanée, immédiate. Ce sont des réflexions détachées, des points d'histoire, des esquisses de tableaux. Et il conserve soigneusement ces ébauches, qu'il se propose de remanier et de composer.

En tout cas, il a décidé rigoureusement que ces pages ne seraient point publiées de son vivant. Ce sont "Mémoires d'Outre-Tombe." Il estime que ses opinions pourraient produire parfois l'effet d'explosifs, si on les livrait dès maintenant au public. Il lui répugne d'entrer en discussion avec des personnalités qu'il entend néanmoins juger librement.

Assurément, les Mémoires du maréchal Foch seront un immense succès de librairie. A moins que..., à moins qu'ils ne soient un nouveau Journal Posthume des Goncourt et que les futurs ministres de la Guerre n'osent en autoriser l'apparition....—Sergines.

Près de la bouche du Rio de la Plata, dans l'Amérique du Sud, l'océan Atlantique a une profondeur de plus de neuf milles. Cette distance est supérieure à la hauteur du mont Everest qui a plus de 17,000 pieds

DANS LES PAROISSES

$10,500 D'AMENDE

Le maire A. C. Chappuis, de Rayne, Lne., vient d'imposer une amende de $10,500 à la compagnie des chemins de fer Southern Pacific pour "excès de vitesse." D'après les renseignements reçus à ce sujet, il paraît que le commissaire de police B. H. Bailey, aidé de plusieurs de ses acolytes, a controlé pendant plusieurs semaines la vitesse à laquelle roulaient les trains de la Southern Pacific à travers la ville, et d'après lui cent trains "faisaient" plus que la vitesse permise à un train passant à Rayne.

Pour chaque cas d'excès de vitesse, le maire a imposé une amende de $100 et frais, soit $10,500 en tout.

La Compagnie fera appel à la cour du district et l'on s'attend à un long procès.

UN CANAL À ST. BERNARD

L'on parle le construire un canal dans la paroisse St. Bernard. D'après MM. Sébastien Roy, inspecteur des routes, et Fred Joachim, police juror, de la paroisse St. Bernard, qui ont eu un entretien avec M. Duncan Buie, de la commission des grandes routes de l'état, la commission des routes a approuvé le projet. Le canal en question irait de la rivière, à proximité de la raffinerie de sucre, American Sugar Refinery, au bayou Bienvenu.

LE K. K. K. À ALEXANDRIE

C'est par élection municipale que sera décidé le 12 septembre prochain si l'on doit autoriser ou non la parade dans les rues d'Alexandrie de membres masqués et en tenue du Ku Klux Klan.

VAN PELT RETOURNE À HOUMA

L'on annonce le retour à Houma de M. A. W. Van Pelt, qui va reprendre sa position comme secrétaire de l'Association de Commerce de cette ville. M. Van Pelt avait quitté cet emploi pour venir à la Nouvelle-Orléans remplir les fonctions de secrétaire du bureau des touristes et des conventions de l'Association de Commerce de notre ville.

Les Fameux Dix Kilometres

Dans son beau discours, au timbre si grave, M. Viviani a rappelé un acte prodigieux de son gouvernement. A l'heure où se déclenchait la "ruée fraîche et joyeuse" de l'Allemagne unanime, il osa avec M. Raymond Poincaré, pour montrer que la France ne voulait pas la guerre, prendre, je cite ses paroles, "la responsabilité la plus tragique de l'histoire," il osa faire tout le long de nos frontières reculer nos troupes, et "livrer dix kilomètres de notre territoire." Ce fut, en effet, la plus généreuse folie dont un peuple ait jamais donné l'exemple. S'il fallait compter sur la moindre bonne foi en cette affaire, elle devrait, à elle seule, clore la discussion des responsabilités de la guerre.

Nous avons tous été témoins de cette façon redoutable de présenter sa poitrine découverte au danger.

J'entends toujours, à la gare d'une petite ville où nous attendions les événements, un vieil Alsacien, "expert en Allemagne," s'écrier: "Ils sont fous! Les chefs allemands vont en profiter. Je les vois d'ici. Ils se frottent les mains. En Allemagne pas un journal n'en imprimera la nouvelle. On ne le saura même pas. C'est un sacrifice inutile. Demain personne n'y pensera plus, mais ces dix kilomètres de terre précieuse on ne les rattrapera jamais. Ils en coûteront, du sang!"

On lui expliqua que ce sacrifice était indispensable. Il faillait prouver aux ouvriers français que nous ne voulions pas la guerre. Il répliqua: "Jamais on ne me fera croire que nos ouvriers ont besoin de cette démonstration. Ils ne sont pas si bêtes que ça."

Et le vieux bonhomme pleura.

Depuis l'armistice on l'a renouvelée souvent, la politique "du recul des dix kilomètres," elle n'a jamais servi à rien. Les concessions sont oubliées le lendemain. On part de la concession acquise pour en demander une autre... Et de dix kilomètres en dix kilomètres il ne faut pas s'étonner que nous soyons déja un peu loin de la victoire!—Louis Forest.

Certains correspondants français croient qu'une rupture est inévitable à la conférence des premiers ministres alliés à Londres à cause de l'attitude du premier Poincaré, qui insiste à ce que l'Allemagne cesse ses tactiques sournoises et fasse des efforts plus sérieux pour s'acquitter de ses dettes.